

gardait mes soldats, parcequ'on en avait peur, et oh les fessier en revue par des gens qui parlaient de gloire, en saluant les cosaques.

Bonne ne prenait confiance dans ce qui existait, parce qu'on voyait de points d'appuis nulle part. Ils n'étaient pas dans les intérêts, puisqu'ils étaient tous compromis; ni dans les opinions, puisqu'elles étaient toutes froissées; ni dans la force, puisqu'il n'y avait à la tête des affaires ni bras, ni volonté.

J'étais assez bien informé de ce qui se passait à Vienne, dans les congrès, où l'on s'amusait à me binger. Je sus à temps que les Français de France, avaient décidé le congrès à m'enlever de l'île de France pour m'exiler à Sainte-Hélène. J'eus quelque peine à persuader l'empereur de Russie eût consenti à manquer si vite à la parole traités; car j'ai toujours eu beaucoup d'estime pour son caractère; mais enfin j'acquis cette certitude, et je pensai à me soustraire au sort qu'on me destinait.

Les faibles moyens de défense auraient été bientôt anéantis. Je ne pouvais donc essayer de m'en créer de grands, pour me rendre une fois redoutable à mes ennemis. La France n'avait point de confiance dans son gouvernement. Le gouvernement n'en avait point dans la France. La nation avait senti que ses intérêts n'étaient pas ceux du trône; que ceux du trône n'étaient pas les siens. C'était une trahison mutuelle qui devait perdre l'un ou l'autre; il était temps, de la prévenir, et je conçus un projet qui n'était ni téméraire dans l'histoire, et qui n'était que raisonnable en

Je pensai à remonter sur le trône de France. Quelques faibles que fussent mes forces, elles étaient encore plus grandes que celles des ennemis: car j'avais pour alliés l'honneur de la patrie, qui ne s'est jamais dans le cœur des Français.

Je me confiai dans cet appui. Je passai en revue cette petite escadre, à laquelle je destinais une si grande entreprise. Ces soldats étaient mal vêtus, car je n'avais pas eu de quoi les équiper à bord. Mais ils avaient des cœurs intrépides.

Les préparatifs ne furent pas longues, car je n'emportai que des armes. Je pensai que les Français nous donneraient de tout. Le capitaine anglais qui séjourna près de moi, avait été se divertir à bord de la frégate, et je mis à la voile par un bon vent.

Notre petite flottille n'éprouva pas d'accident. Notre traversée dura cinq jours. Je revoyais la côte de France près de la même ville où j'avais pris terre quinze ans auparavant, à mon retour d'Égypte. La fortune semblait me sourire comme alors je revenais de cette terre de la gloire, pour relever ses aigles, et lui rendre son indépendance.